



Behzad Alishahi

41 ans

«Je suivais des cours à l'université et j'avais l'intention de continuer mes études hors d'Iran. Les Moudjahidin m'ont proposé de m'aider si je les aidais. Je me suis mis à distribuer des tracts. Lorsque l'organisation est entrée en clandestinité, j'ai été prévenu que je me trouvais en danger d'arrestation. Il fallait que je parte. Mais j'étais fiancé et j'ai hésité. On m'a dit que la jeune fille me rejoindrait plus tard. Alors par des contacts j'ai pu gagner le Pakistan. Là on m'a dit de me rendre en Irak parce que ce serait plus facile de me transférer ailleurs. J'y suis allé et j'ai attendu 20 ans. Ma fiancée aussi m'a attendu 20 ans...

Comme j'avais suivi des cours de comédie pour deve-

nir acteur et faire du cinéma, les Moudjahidin m'ont transféré au studio de leur chaîne de télévision. Ils disposent d'un vrai studio à Londres mais il y a peu de programmes enregistrés en Angleterre. La majorité venait d'Ashraf. Nous diffusions par l'internet. Il s'agissait d'une opération de propagande très bien cachée. Lorsque les Américains sont arrivés dans la base ils ont cherché cette télévision. Mais nous avons tout mis de côté afin de donner aux lieux un aspect anodin.

Un jour les chefs m'ont annoncé que ma fiancée lasse de patienter s'était mariée avec un autre. Il s'agissait d'un mensonge mais je n'ai pas insisté pour partir.

Mon activité? Je présentais un programme quotidien. J'écrivais des comédies qui ridiculisaient les mollahs d'Iran. Il s'agissait d'un travail politique pour discréditer les cibles.

Au début je considérais l'OMPI comme un parti politique plein d'argent et de possibilités. Mais quand je suis arrivé en Irak j'ai constaté qu'il s'agissait d'une organisation très rigide, très religieuse. J'attendais une atmosphère chaleureuse où nous parlerions démocratie en participant à la vie du monde. Mais je me suis trouvé plongé dans une société isolée dans un carcan idéologique. Pour s'y insérer sans ennuis, il faut l'accepter et se taire.

Après la révolution idéologique, même notre santé devait être en accord avec la «révolution» car rester en bonne santé permet de servir encore plus la cause. Si on tombe malade, on ne peut pas travailler...

En fait c'est un chacun pour soi. Nous sommes isolés tous ensemble. La situation s'est aggravée de plus en plus. Nous n'étions pas autorisés à penser. C'est le point où je me suis demandé ce que je faisais là. Depuis le début, j'avais

fait de mon mieux pour tout accepter. Mais en même temps je pensais à ma fiancée. C'était ma faiblesse, j'étais triste. J'en ai parlé et on m'a puni !

Avant l'attaque de l'Irak par les Etats-Unis, les Moudjahidin ont organisé continuellement des meetings. Nous pensions que Massoud Radjavi disait la vérité. Lorsque Saddam Hussein est tombé, il n'était pas là au moment crucial. A l'heure la plus grave, il était absent. Alors j'ai moi aussi décidé de reprendre mon libre arbitre. J'ai recommencé à penser. J'ai réfléchi à ma situation et je me suis dit «c'est fini!» Mais je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais pas rentrer en Iran car je n'accepte pas son régime politique. Je n'avais nulle part où aller alors jusqu'en 2005 je suis resté à Ashraf avec mes contradictions. De très nombreux militants se trouvaient dans mon cas. Pas d'alternative pour nous... Nous avons réorganisé le travail à la base. Car pour tenir les gens il faut les occuper. Nous avons bâti des bâtiments, édifié une mosquée, une piscine... Les chefs ont dépensé de l'argent pour améliorer notre niveau de vie. Il ne reste qu'une minorité pour croire encore que l'OMPI peut résister et vaincre. J'ai tenté de partir mais les Américains m'ont arrêté. En fait c'est à cette occasion que j'ai pu pour la première fois recontacter ma famille qui m'a dit que ma fiancée ne s'était jamais mariée. Du coup je me devais de rentrer en Iran. J'ai été transféré le 21 mars 2005. Les officiels m'ont interrogé. Nous avons subi des contrôles médicaux et certains qui souffraient de problèmes physiques ont été hospitalisés. A part ça il n'y a rien eu de spécial. On m'a dit «on sait plus que toi sur les Moudjahidin» et on m'a donné des détails que moi-même j'avais oublié. «On n'a rien contre toi.» Et j'ai pu m'en aller. Je me suis marié avec

ma fiancée qui était professeur à l'université. Mais les familles des victimes de l'OMPI en Iran n'ont pas oublié. En novembre 2005 on a cassé les vitres de ma voiture. J'ai eu peur pour ma vie et avec l'aide financière de ma famille mon épouse et moi avons pu gagner l'Europe où actuellement nous nous sommes établis. D'un côté je comprends la colère des proches de ceux qui sont morts par la faute de l'organisation. Nous combattions pour chercher une voie pour notre pays mais nous étions coupés de toute réalité. Aujourd'hui on ne peut même pas en parler sans provoquer la haine d'un peuple qui rejette les Moudjahidin. Certains de mes amis qui ont refait leur vie dans leur pays on dû changer de ville, changer de nom».



Arash Sametipour

31 ans

«Je connaissais les Moudjahidin parce que ma famille écoutait en Iran leurs programmes radio. En 1996 je me suis installé en Virginie, aux Etats-Unis. J'ai suivi des cours d'informatique à l'université et je travaillais en parallèle pour subsister. En 1998 j'ai rencontré une jeune fille dont les parents étaient des membres de l'organisation. Elle aussi militait activement. J'ai accepté de la suivre dans sa démarche pour être plus proche d'elle. Elle me faisait confiance et m'a proposé de partir avec elle à Lyon pour manifester lors des parties de football de l'équipe iranienne durant la Coupe du monde. L'OMPI payait tous les frais et j'ai accepté.

En définitive, j'ai payé très cher ma relation avec cette fille. Mais elle aussi était une victime. Ou c'est peut-être tout simplement le chemin du destin que je devais suivre...

Pendant le match, on criait des slogans hostiles au régime des mollahs. Avant ce voyage en France, il y avait eu l'élection présidentielle en Iran en 1997. J'avais voté pour Khatami et j'ai toujours considéré que cette élection avait été l'expression de la démocratie.

En dépit de cela, petit à petit je suis senti plus proche des Moudjahidin. Ils m'ont proposé de travailler au département propagande dans notre région, au nord de la Virginie. J'ai appris que le père de ma copine lui a ensuite demandé de le rejoindre en Irak. Elle a accepté et j'ai voulu la suivre. J'ai eu des problèmes à convaincre ma famille. Mais avant ce départ, nous nous sommes rendus à New York où le président Khatami devait effectuer une visite aux Nations Unies. Je devais préparer des manifestations pour dénoncer le régime. L'OMPI a alors confié une mission très secrète à mon amie et à une autre fille. Elles devaient participer à la rencontre avec le président iranien dans les rangs de la délégation de Bolivie. Elles devaient agiter des banderoles en criant des slogans. Deux jours avant l'opération, les agents du FBI a débarqué dans leur hôtel et les ont arrêtées. La police avait peur d'un attentat suicide. Elles avaient été photographiées lorsqu'elles s'entraînaient dans un parc de la ville. L'ambiance était telle qu'il valait mieux se rendre tout de suite en Irak pour échapper à la justice américaine.

Je suis allé un certain temps à Los Angeles pour collecter de l'argent pour l'organisation. Evidemment nous avions l'interdiction de dire que nous étions des

Moudjadihin. Enfin en 1999, à la fin de l'année mon amie et moi sommes partis pour Ashraf.

Mais en Irak c'était fini de notre relation. Nous nous sommes croisés mais on ne s'est pas parlé. Ensuite je ne l'ai jamais revue.

Dans la base j'ai été formé militairement et politiquement. C'était au moment de la révolution idéologique. Radjavi disait «je veux tout ce que vous chérissez». On nous a fait signer un papier comme quoi on se marierait jamais. Radjavi a emprunté à Freud. Comme quoi les gens ne peuvent accepter de se sacrifier que si ils sont sexuellement réprimés. C'est un moyen de contrôle. Massoud était un semi Dieu, quelqu'un de sacré qui échappe aux règles habituelles. Il est très intelligent mais d'une intelligence satanique. Lui-même a passé longtemps en prison sans pouvoir avoir des relations sexuelles. Des rumeurs circulent mais même si ce ne sont que des petits bruits, ils deviennent troublants si on les met bout à bout. On disait que si une femme était belle, elle montait subitement très vite dans la hiérarchie. J'espère qu'un jour quelqu'un aura le courage de parler... Mais j'ai personnellement le témoignage sûr d'une femme qui a refusé d'obéir et d'aller jusqu'au bout. Elle a été violée par ses tortionnaires qui ont prétendu qu'elle était un agent de l'Iran des mollahs qui avait voulu cacher des explosifs dans son sexe pour tuer Massoud.

J'ai reçu un entraînement pour la reconnaissance, la surveillance et j'ai appris à manipuler les armes. J'ai été formé au tir en particulier au tir à la course. Nous planifions des attentats terroristes. Ainsi nous nous entraînions à assassiner un commerçant dans son échoppe. Nous avons établi le plan du lieu et nous avons «tué» des centaines de fois un

commerçant qui avait son magasin à côté du camp.

Moi-même j'ai été chargé de supprimer un commandant des Gardiens de la révolution. La cible circulant en voiture blindée, il fallait d'abord faire sauter le véhicule puis de la mitrailler. Mais quand à l'entraînement j'ai tiré la grenade à fusil, ça a explosé avant de partir. J'ai reçu des éclats dans la jambe. J'ai été hospitalisé. Et en 2001 je suis parti en opération avec les jambes bandées. Nous sommes entrés en Iran par le sud. Nous sommes arrivés à Abadan d'où on nous a emmenés en voiture jusqu'à Awaz. Nous avions 20 000 dollars américains. Nous avons loué une maison et nous avons planqué avant d'agir. Mais nous nous sommes trompés. Nous avons confondu notre victime avec un de ses voisins, lui aussi militaire. J'ai ouvert le feu avec un revolver Beretta de 9 mm muni d'un silencieux. L'homme a pris une balle dans l'épaule et je me suis enfui. Malheureusement le copain qui devait me récupérer n'est pas venu. J'ai été attrapé par la police. J'avais deux capsules de cyanure dans la bouche. J'ai croqué le verre de l'ampoule mais le poison n'a pas fait son effet. On m'a conduit au poste. Le fonctionnaire qui m'a questionné n'avait pas l'habitude du terrorisme. Il n'a pas pensé à me fouiller alors que j'avais encore une grenade sur moi. Je voulais me suicider avec. Mais quand je l'ai dégoupillée, j'ai eu un doute et j'ai voulu la jeter. Elle a explosé près de ma jambe et m'a arraché une partie du bras. J'ai subi quatre opérations chirurgicales mais je ne m'en souviens pas trop...

A quoi j'ai pensé à ce moment? J'avais l'impression que c'était une tâche que je devais accomplir pour l'organisation. Pour lui montrer ma reconnaissance. Les Moudjahidin disaient tout le temps que nous devions être

reconnaissants. Mais de quoi? Je ne sais pas... J'essaie de tout oublier puisque je ne trouve pas de réponse.

Lorsque j'ai broyé l'ampoule de poison, j'étais sûr de mourir. J'aurais voulu une autre vie mais j'avais tellement peur d'être effroyablement torturé avant d'être de toute façon exécuté. J'étais comme hypnotisé.

Je n'ai jamais revu l'homme que j'avais blessé mais ma cible est venue me trouver. Elle était très fâchée. Me disant : «tu me connais? non! alors pourquoi avoir voulu me tuer?» Mais ce n'était pas vraiment moi. C'était un système. Dans un autre contexte, les choses auraient été différentes.

Je comprends très bien que l'on puisse s'immoler pour l'organisation. Je sais ce qu'ont pu ressentir ceux qui l'ont fait. Mais c'est dangereux. Si on est capable de s'immoler par le feu devant une ambassade, on peut aussi bien se faire sauter dans une gare. Avec toutes les conséquences atroces pour n'importe qui se trouverait alors au mauvais endroit au mauvais moment. Et les membres de l'OMPI sont totalement manipulés, prêts à obéir à tous les ordres. Sans raison. Comme dans le livre de Camus, «L'Etranger» lorsque le juge demande à l'assassin pourquoi il a tué et que le coupable répond «Il faisait chaud, près de la mer, je m'ennuyais...» Chez les Moudjahidin c'est la même chose. On ne sait pas pourquoi... Je déteste le mot de martyr car l'organisation l'a trop utilisé. Elle a créé une atmosphère dans laquelle c'est devenu un rêve d'être tué en martyr. Mais tous les mots s'oublient vite. Je n'ai pas été condamné à mort et après plusieurs années de prison, j'ai retrouvé ma mère. Je m'occupe d'elle et j'ai repris des études pour devenir traducteur d'anglais».